

Le mythe de l'Orient dans la littérature du XVIIIe siècle Montesquieu, un Persan l'espace d'un roman

Feriel Oumsalem
Doctorante, Université d'Alger



Synergies Algérie n° 3 - 2008 pp. 181-187

Résumé : *Lorsqu'en 1721 un auteur anonyme fait paraître à Amsterdam les Lettres persanes il s'accorde à une double mode : celle de l'Orient et celle du roman par lettres. L'Orient est cette contrée qui a toujours intrigué et hanté l'imaginaire européen et Montesquieu n'échappe pas à cette hantise à l'aube d'un siècle où la philosophie des Lumières prônera la tolérance et l'ouverture sur les différences des autres cultures. Il écrit donc un roman dont les protagonistes principaux sont des Persans, et à travers leur correspondance c'est tout un univers oriental qui jaillit au même temps sous la plume d'un auteur qui orchestre magistralement la mise en texte de cette contrée mystérieuse pour ses contemporains.*

Mots-clés : *Mythe, Orient, XVIIIe siècle, Montesquieu, lettres persanes, roman.*

Abstract: *When in 1721, an anonymous author published in Amsterdam "the Persians Letters" he introduced two new concepts: the one of choosing the East and that of using Novels by letters. The East is this region which had always intrigued and haunted European imagination, and Montesquieu does not constitute an exception to this obsession, at a century in which the philosophy of the Lights preaches tolerance and opening to other cultures differences. He wrote a novel in which principal protagonists are Persian ones, and through their correspondence, it is the entire Eastern universe which emerged at the same time, under the Feather of an author who brilliantly orchestrates the setting in text of this mysterious area for these contemporaries.*

Keywords: *Myth, Orient , XVIII century, Montesquieu, Persians letters, Novell.*

المخلص: في عام 1721، نشر كاتب فرنسي مجهل اسمه رواية بعنوان "رسائل فارسية" بمدينة أمستردام. نحن في القرن الثامن عشر وسلسلة الرسائل الشرقية هذه، جاءت في قالب جديد مفاجئ سواء في شكلها الروائي الأرسالي أوفي مضمونها الممتع و المخالف للمألوف في أن واحد. لن نتطرق إلى ما سماه بعض النقاد "بالذريعة الفارسية" والتي أتاحت لمونتسكيو الفرصة للتنديد بالحقيقة الاجتماعية و السياسية الفرنسية، ولكننا على العكس من ذلك سنتطرق إلى الطريقة الذكية التي استعملها هذا الكاتب، في الخطابات التي مررها على لسان شخصياته الفارسية في رسالاتهم البالغ عددها مئة واحد وستون المشكلة للرواية، بعبارة أخرى، سنحاول التعرف من خلال هذه الرواية الى الطرق التي استعملها مونتسكيو لينجح في وضع نفسه مكان فارسي، مع كل ما يستتجبه هذا الموقف من عناد ثقافي مستعار من الشرق.

الكلمات المفتاحية: الأسطورة، الشرق، القرن الثامن عشر، مونتسكيو، الرسائل الفارسية، الرواية.

En 1721 un auteur français anonyme publie à Amsterdam un roman intitulé *Lettres persanes*. Nous sommes au début du XVIIIe siècle et ce recueil de lettres orientales surprend tant par sa forme romanesque épistolaire que par son contenu insolite et amusant à la fois. Notre dessein n'est pas de nous pencher sur ce que certains critiques ont appelé « l'alibi persan »¹ ou la persanerie qui permit à Montesquieu de dénoncer une réalité sociopolitique française. En revanche notre article retracera les procédés d'écriture utilisés par l'auteur pour donner à lire à son public un univers oriental authentique. Pourquoi ce philosophe des Lumières a-t-il opté pour l'inscription de sa fiction romanesque dans un univers oriental et comment a-t-il représenté celui-ci?

En effet, l'une des originalités de l'œuvre de Montesquieu est cette façon qu'il a eu de se mettre, l'espace d'un roman, dans la peau d'un Autre culturel. Et quel Autre ? Un Oriental à un moment de l'Histoire où l'Orient est perçu par l'Occident comme un bout du monde mystérieux, pittoresque, barbare et voluptueux, mais aussi comme un espace exotique très à la mode à une époque où les liens diplomatiques entre la France, la Perse et la Turquie se resserrent². Nous nous sommes donc penchée sur cette dimension interculturelle dans l'esprit d'un auteur français du XVIIIe siècle pétri de littérature classique et n'ayant jamais voyagé en Orient (et encore moins en Perse) afin de démêler jusqu'où ce philosophe a poussé cette farce persane. Farce est le mot adéquat quand on sait que l'auteur n'est pas un Persan (même s'il a prétendu, comme la plupart des auteurs de romans épistolaires de l'époque, que la correspondance publiée était l'œuvre authentique de deux Persans) mais un Français bordelais qui ne connaît de la Perse que ce qu'il a lu dans les récits de voyage d'autrui³. Comment Charles de Secondat baron de Montesquieu et de la Brède réussit-il à prendre la parole à travers un Usbek et un Rica plus Persans que lui ? Nous ne faisons que reformuler une interrogation qu'attribue ironiquement l'auteur aux Parisiens dans la Lettre XXX de son roman : « Comment peut-on être Persans ? », mais alors comment peut-on l'être quand on ne l'a jamais été?

Dans l'étude qu'il fait des *Lettres persanes*, Jean Goldzink fait aux lecteurs du roman la recommandation suivante : « Il faut entrer dans les *Lettres persanes* par l'Orient » (Goldzink, 1989, 43). Et voilà qu'un roman en langue française écrit par un Français pour un lectorat français aurait pour clé un univers culturel oriental.

En effet, le livre s'ouvre sur un Persan qui décide un jour de partir en Europe : c'est un seigneur oriental, motivé par une curiosité intellectuelle⁴, qui entreprend la démarche d'aller vers l'Autre occidental afin d'apprendre de lui ce qu'il a à offrir. Les propos tenus par Usbek dans la première lettre qu'il adresse à un compatriote d'Isphahan⁵ sont un exemple de tolérance et d'ouverture sur les autres, les richesses matérielles et intellectuelles dont il dispose ne lui suffisent pas, il est conscient qu'il existe des contrées inconnues de lui et dont il faudrait dévoiler les mystères : « Rica et moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse. Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances, et que la lumière orientale dût seule nous éclairer. » (Lettre I, Usbek à son ami Rustan d'Isphahan)

Le contact avec l'Autre ne se fait que par la volonté d'aller vers lui par le voyage, et Montesquieu ne manque pas d'inscrire - à travers Usbek - la conception arabe du voyage comme source suprême de savoir et de sagesse, ce qui n'est pas sans nous rappeler l'expression idiomatique : « Voyage, tu découvriras le sens des choses et la valeur des hommes ». Les Arabes encourageaient le contact des cultures et c'est la meilleure leçon de tolérance que puisse offrir un philosophe des Lumières à ses contemporains que de partager cette même attitude. L'une des lettres du roman illustre particulièrement cette vision du monde :

« *Mon cher Usbek, je serais charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les superstitions européennes ; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie ; j'étudie les arts : enfin je sors des nuages qui couvraient mes yeux dans le pays de ma naissance.* » (Lettre XXXI de Rhedi (à Venise) à Usbek)

Par ailleurs, Montesquieu ne limite pas son entreprise à une simple inspiration de la culture persane, il pousse sa propre ouverture sur l'Autre jusqu'à en faire un roman, et il fait preuve d'un génie hors pair pour faire croire à d'authentiques lettres persanes. Le premier détail qui nous frappe en lisant ce roman épistolaire, c'est le calendrier adopté pour dater les lettres. Typiquement persan, il renvoie à une culture proprement orientale. L'absence de lien phonique ou graphique entre les mois persans et les mois français contribue à fasciner en même temps qu'elle confond un lecteur français du XVIIIe siècle qui n'est pas forcément épris d'orientalisme ni savant en la matière. Par contre cette ambiguïté semble avoir été parfaitement maîtrisée par l'auteur qui a orchestré la chronologie de son roman avec brio sinon comme un authentique Persan. Montesquieu a effectivement usé d'une terminologie difficilement accessible à ses contemporains à qui il voulait, entre autres, faire découvrir la Perse. Maharram, Saphae, Rebiab¹ et 2, Gemmadi 1 et 2, Regheb, Chahban, Rhamazan, Chaval, Zilcadé, Zilhagé, sont les mois dont les dates marquent la correspondance du roman même si Montesquieu y ajoute les années chrétiennes afin de ne pas égarer ses lecteurs dans un calendrier si hermétique.

Outre ce souci chronologique de vraisemblance, le célèbre philosophe fait preuve d'une remarquable maîtrise de la géographie orientale et persane plus particulièrement. Les indices topographiques et toponymiques que nous relevons dans le roman sont d'autant plus étonnants que celui qui les a mis en place n'a jamais voyagé en Orient. Le voyage de l'auteur a donc été purement intellectuel basé sur l'énorme documentation qu'il a dû consulter pour l'écriture des *Lettres persanes*. En suivant l'itinéraire des deux principaux protagonistes du roman, le lecteur se familiarise peu à peu avec de nouveaux lieux, des espaces différents et loin de ressembler aux villes européennes aussi décrites à travers le regard neuf et étonné des deux Persans. Face à Paris, Marseille, Venise et Livourne, l'Espagne, le Portugal, la Russie, nous sommes en présence d'une capitale persane appelée Ispahan et qualifiée fièrement de « ville du soleil » par Usbek. Com est aussi une ville persane dont Montesquieu révèle le caractère sacré pour les musulmans Chiites, d'autres villes sont évoquées et qui appartiennent au pays des « perfides osmanlins »⁶ la Turquie : Erzeron, Tocat, Tauris et Smyrne (l'actuelle Izmir) sont aussi des villes exotiques dans

l'imaginaire du XVIII^e siècle et elles ont naturellement constitué des points de halte dans l'itinéraire qui devait mener Usbek jusqu'à Paris.

Par ailleurs, chez Montesquieu, le souci de la couleur locale ne se limite pas à un calendrier persan et à une toponymie orientale, le plus fascinant dans les *Lettres persanes* c'est la maîtrise des mœurs et du mode de vie persans que porte le discours des personnages sous la plume savante d'un auteur d'une culture orientale impressionnante. A travers les lettres d'Usbek et de ses correspondants, un discours spécifie la nature de la plupart des gouvernements orientaux de l'époque : le despotisme. A la tête des monarchies héréditaires orientales, des tyrans absolus exercent et maintiennent le pouvoir par la force, Usbek, ce seigneur persan qui jouit des privilèges de la royauté, nous peint en la critiquant cette réalité politique : « Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du prince, est sûr de mourir (...) dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes (...) s'ils n'avaient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leur sujets, leur empire ne subsisterait pas un mois. » (Lettre CII d'Usbek à Ibben) :

« On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'Orient ; et d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique et affreux ? (...) ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir ; s'ils changeaient quelque chose, ce ne pourrait être qu'à leur préjudice » (Lettre CIV d'Usbek au même)

Montesquieu pousse plus loin ses connaissances à propos des monarchies despotiques orientales qui, à l'instar des monarchies occidentales qui découlent historiquement de la République romaine, seraient aussi issues d'une puissante république : Carthage, mais au fil du temps les choses ont changé et un pouvoir royal absolu a réduit à néant les valeurs républicaines en Orient, la sentence de Montesquieu-Usbek est des plus cyniques : « Il semble que la liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe, et la servitude pour celui des peuples d'Asie. » (Lettre CXXXI de Rhedi à Rica)

La religion en Orient constitue l'un des thèmes sur lesquels Montesquieu semble aussi très averti. Il semble même saisir admirablement les distinctions entre chiites et sunnites partisans de deux courants d'une même religion, le « mahométisme ». Usbek étant chiite lui-même tient un discours hostile aux sunnites, il ne jure que par « le grand Ali⁷ » particulièrement dans la correspondance qu'il échange avec un certain mollak (mollah) Mehemet Ali à qui il s'exprime dans ces termes dans une lettre qu'il lui écrit d'Erzeron en Turquie :

« ...Ton esprit est plus perçant que Zulfagar, cette épée d'Ali, qui avait deux pointes (...) Je suis au milieu d'un peuple profane : permets que je me purifie avec toi » (Lettre XVI de Usbek au mollak Mehemet Ali) *«... Je jure par tous les prophètes du ciel, et par Ali, le plus grand de tous... »* (Lettre XXI de Usbek au premier eunuque noir).

En outre, quelques lettres du roman nous révèlent les connaissances de Montesquieu à propos du « *saint Alcoran* » (le Coran⁸), que ce soit à travers des préceptes ou des expressions coraniques, le livre saint des musulmans est

omniprésent dans les *Lettres persanes* : dans la Lettre XVI d'Usbek au mollak Mehemet Ali, Montesquieu reprend l'image du filet blanc et du filet noir que sépare l'aurore, il cite aussi la permission coranique de la polygamie :

« ...cette pluralité des femmes permise par la saint Alcoran, et l'ordre de les satisfaire ordonné par le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophète, parce que vous leur êtes nécessaires comme leurs vêtements, et qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtements⁹ (...) Vos femmes sont vos labourages (...) approchez-vous donc de vos labourages: faites du bien pour vos âmes et vous le trouverez un jour. » (Lettre CXV d'Usbek à Rhedi)

L'histoire de la naissance de Mahomet nous est aussi rapportée dans une lettre qu'attribue Montesquieu à un certain Hagi Ibhi et adressée à un juif (Lettre XXXIX), il y révèle les miracles qui marquèrent cet événement sacré.

A propos de la tolérance religieuse, le philosophe des Lumières s'exprime à travers son personnage persan et musulman en tenant un discours hautement pacifiste. En effet, c'est le même Usbek- le chiite qui avait hâte de quitter la Turquie, ce pays étant celui des « profanes » sunnites - qui finit par prêcher la tolérance entre les différentes religions en dénonçant l'absurdité des conflits et des guerres de religion :

« J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion : mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance qui animait celle qui se croyait la dominante. (...) C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse de la raison humaine. (...) Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changerait pas la sienne quand on voudrait l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ferait lui-même, peut-être pour l'empire du monde. » (Lettre LXXXVI d'Usbek à Mirza)

Et pour compléter ce tableau persan qu'offre Montesquieu à son lectorat, un thème essentiel d'entre tous polarise son attention tout au long du roman : la femme persane et sa condition. Dans l'imaginaire exotique de la littérature française, la femme orientale est un fantasme dont le stéréotype est souvent l'image sensuelle et voluptueuse qui lui est systématiquement rattachée. Si notre auteur ne faillit pas aux règles de cette représentation, il se permet aussi de tenir, à travers son Usbek, un discours sur la séquestration de la femme persane et son éducation tout en mettant l'accent sur ce qui la distingue de la femme européenne :

« Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France (...) Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent : elles ne jouent ni ne veillent, elles ne boivent point de vin, et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le sérail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination et du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, et les joies sévères ; et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance. » (Lettre XXXIV d'Usbek à Ibhen).

L'institution du sérail est proprement orientale et Montesquieu en fait un espace privilégié qu'il décrit avec minutie mettant en évidence la justification persane de son existence et de sa nécessité :

« Il est très ordinaire parmi nous de voir un homme dans un sérail prodigieux (...) ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jalousie, et la raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres, ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit enfin pour empêcher les entreprises du dehors. » (Lettre CXV d'Usbek à Rhedi).

Et si le grand débat de la liberté de la femme préoccupe les Persans du roman, ces derniers sont absolument ahuris par la liberté des mœurs des Européennes et ils finissent par se féliciter de tenir leurs femmes à l'abri des tentations en les enfermant :

« C'est une grande question parmi les hommes de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour et contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes (...) Le prophète a décidé la question, et a réglé les droits de l'un et de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles. » (Lettre XXXVIII de Rica à Ibben)

Ainsi, en choisissant de camper son roman dans un univers persan, Montesquieu se fait Persan lui-même avec tous les attributs culturels et religieux nécessaires à la vraisemblance du récit. Pourquoi ce choix de passer par l'Autre pour parler de soi ? En dehors de la distance culturelle que l'auteur voulait se créer avec sa propre civilisation pour mieux la juger, la raison de ce choix serait aussi bien l'ouverture sur une autre culture en la faisant découvrir et tolérer par les Français.

Pour créer ce contact entre les deux univers Occidental et Oriental, Montesquieu a opté pour une forme-sens, le roman épistolaire comprenant une correspondance liant des personnages en Europe à d'autres en Perse. En effet, sa motivation était de dépasser l'ethnocentrisme européen (dont parle Tzvetan Todorov dans *Nous et les autres*, Seuil, Paris, 1989) en amenant ses lecteurs à réfléchir sur les portraits qu'ils se font des étrangers et ceux que ces derniers se font d'eux-mêmes. Par ce voyage intellectuel dans une autre culture, le philosophe a donné lieu à ce que Bernard Fernandez a appelé un « exotisme inversé » où « l'exotique c'est soi dans le regard de l'autre », il a réussi, en adoptant un regard étranger, à percevoir l'étrangeté de sa propre culture en produisant un chef d'œuvre qui, même aujourd'hui, reste toujours d'actualité.

Notes

¹ Notamment Charles Dedeyan dans son œuvre *Montesquieu ou l'Alibi persan*.

² Le 7 février 1715, Louis XV reçoit une délégation de l'ambassadeur de Perse, suivie en 1721 puis en 1742 de deux importantes ambassades turques.

³ Il a lu notamment *Voyage en Perse et aux indes orientales* (1686) de Jean Chardin (1643-1713), *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* (1681) de Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689).

⁴ Usbek fuyait aussi des intrigues politiques qui se tramaient contre lui dans une cour persane corrompue.

⁵ Capitale de la Perse au XVIIIe siècle.

⁶ Usbek est un Persan chiite qui considère les Turcs sunnites comme des ennemis héréditaires et des profanes.

⁷ Gendre du prophète Mahomet et légitime successeur de celui-ci d'après les chiites qui ont refusé le calife Abu Bakr.

⁸ Le *Coran* ayant été traduit en 1647 par Du Ryer, Montesquieu l'a lu.

⁹ Sourate 2 du *Coran* « El Baqara », verset 187

Bibliographie

Becq, A. 1999. *Lettres persanes de Montesquieu*. Paris, Gallimard.

Charpentier, M. et J. 2002. *Lettres persanes*. Paris, Nathan.

Dedeyan, C. 1988. *Montesquieu ou l'Alibi persan*. Paris, SEDES.

Fernandez B., 2001. « *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre* », in *Question* de n° 23, p. 21.

Galland, D. 2003. Montesquieu, *Lettres persanes*. Paris, Bréal.

Goldzink, J. 1989. *Charles Louis de Montesquieu, Lettres persanes*. Paris, PUF.

Montesquieu. 1949. *L'Esprit des lois* in *Œuvres complètes*, T2. Paris, Gallimard. coll « Bibliothèque de la Pléiade ».

Montesquieu. 2000. *Lettres persanes*. Paris. L'Aventurine, Coll « Classiques universels ».

Todorov. T. 1989. *Nous et les autres*. Paris, Seuil.